

Au cœur de Locus Sonus

L'art audio dans les écoles d'art aujourd'hui et les nouvelles pratiques sonores. Entretien avec le directeur de l'école d'Aix-en-Provence

Afin de répondre à la demande des artistes, collectifs et étudiants-artistes de plus en plus ouverts sur les pratiques sonores innovantes, aux confluents de la création en réseau, les installations, les dispositifs multimédia et les arts visuels, l'Ecole d'Art d'Aix-en-Provence a lancé une réflexion sur un post-diplôme dédié à l'art audio. Locus Sonus qui croise deux axes principaux – le son dans l'espace et la création sonore en réseau - commencera concrètement dès la rentrée 200, à encadrer et permettre aux étudiants de développer des recherches dans ce sens. Un programme de cours et d'interventions sera mis en orbite par un comité scientifique internationale qui apporte aussi un vaste réseau d'échanges entre Aix-en-Provence, Marseille, Paris, Amsterdam et Bruxelles. Jean-Paul Ponthot, directeur éclairé et enthousiaste de l'Ecole d'Art d'Aix-en-Provence et les deux responsables de ce futur post-diplôme, Jérôme Joy (compositeur) et Peter Sinclair (artiste visuel et sonore), tous deux enseignants à l'Ecole d'Art d'Aix, précisent ce projet aussi aventureux que passionnant ainsi que ses enjeux principaux.

Philippe Franck : Jean-Paul Ponthot, vous êtes directeur de l'Ecole d'Art d'Aix-en-Provence depuis 6 ans, d'où vient votre intérêt pour l'art sonore ?

Jean-Paul Ponthot : En 1986, j'ai entamé un travail de troisième cycle « musique de traverses » (la recherche musicale dans la création contemporaine et moderne, Mahler et ses musiques de village, Satie qui a ouvert tous les champs conceptuels, des mathématiques au visuel en passant par l'environnement et sa « musique d'ameublement », les machines à sons, la poésie sonore...). La question était : de quelle manière le son crée-t-il des rencontres éclectiques avec d'autres formes, comme par exemple Phil Glass avec la chorégraphe Twila Tharp ou le plasticien Sol Lewit. Ce travail sur l'art sonore réalisé à Grenoble fut présenté à Strasbourg en 86 à Laurent Bayle qui a sursauté quand j'ai osé avancer que Brian Eno était plus important pour la création sonore contemporaine que Pierre Boulez.

Philippe Franck : Comment s'inscrit le post-diplôme Locus Sonus dans le projet de l'Ecole d'art ?

Jean-Paul Ponthot Chaque école développe ses propres domaines de recherche. A Aix, nous avons avancé notamment dans le domaine de la création numérique et plus exactement de l'héritage de la cybernétique dans les années 80 (le robot), avec également la volonté de ne pas perdre de vue la recherche plastique et la transversalité entre les ateliers numériques et technologiques. A la robotique s'est adjoint un département 3 D, avec l'artiste britannique pionnier Peter Sinclair. Tout cela était réuni dans l'ŒIL (Laboratoire Objet Espace Intelligent Language) qui existe encore. Ici on touche à la robotique et forcément à quelque chose d'autre, par exemple, une voiture Peugeot 307 dont le tableau de bord est transformé en dispositif technologique qui rend ce véhicule capable de capter et de renvoyer du son et des images. Depuis cinq ans, j'ai souhaité conforter la création sonore et adjoindre des enseignants ou intervenants qui puissent multiplier les approches de la création sonore. Peter continue à amener les questions d'interactivité et celles du temps réel.

Peter Sinclair : Le travail de l'atelier a été axé sur l'interface, la technologie et l'interactivité. Il y a une forte collaboration entre ce « laboratoire méca-tronique » qu'est l'ŒIL (en France c'est plus séparé en général) et les autres projets menés par l'Ecole. Nous pouvons ainsi mener des projets plus ambitieux.

Jean-Paul Ponthot: Confronter l'équipe pédagogique autour du son complémentaire, d'où l'arrivée d'Erik Samak. Cet artiste plasticien pose, dans une œuvre vivante, des questions autour de l'environnement souvent naturel. La manière dont il y intervient est toujours de l'ordre de la production sonore. A Vassivière, il a planté 5000 espaces végétales qui attirent des oiseaux également par le son, selon une certaine sélection naturelle ou encore le rossignol de Heinz dans un parc public à Paris où un rossignol chante régulièrement et provoque des réactions chez les promeneurs. Cette installation originale a provoqué une série de réactions et de questionnements : ce n'est pas la bonne saison, le bon oiseau ni le bon endroit : que se passe-t-il exactement ?

Philippe Franck : Jérôme Joy et Peter Sinclair, vous êtes en charge de la coordination du post-diplôme. En tant qu'enseignants dans une école d'art transversal comme celle d'Aix, qu'est-ce qu'un projet comme Locus Sonus peut vous apporter de plus ? Quelle différence faites-vous entre votre travail d'artiste et celui d'enseignant dans ces matières ?

Jérôme Joy : En tant qu'enseignant, on est amené à lancer des pistes avec les étudiants enseignants-enseignés. On envisage des espaces d'expérimentation : ce ne sont pas des enseignements théoriques. Le fait de proposer un nouveau programme comme locus sonus peut paraître exogène aux écoles d'art, pourtant cela s'inscrit dans le prolongement du cursus. En ce qui concerne la deuxième partie de votre question, je ne vois pas vraiment de différence entre ma pratique artistique et mes interventions dans l'Ecole.

Peter Sinclair : la possibilité d'être plus pointu en dehors de la contrainte du DNESEP qui n'est pas en adéquation avec une notion de recherche, et cela vaut d'autant plus pour certains types de travaux touchant au « sound art » car il n'y a pas d'espace pour cela dans ce type de diplôme. En effet, il a été davantage conçu, voici quelques années, pour la présentation d'œuvres plastiques et individuelles. En ce qui me concerne, je fais une légère différence entre mon travail artistique et ma fonction d'enseignant. A certains moments, je peux mieux avancer dans une certaine solitude, même si il est très rare que je travaille tout seul.

Philippe Franck : Ce désir de créer un post-diplôme consacré à ces nouvelles pratiques sonores vient-il aussi des étudiants ?

Jérôme Joy : C'est difficile à dire. En ce qui nous concerne, on se rend mieux compte de leurs « désirs » après qu'ils sont sortis de l'école. En tout cas, locus sonus n'est pas un fantasme à l'état pur, cela répond à quelque chose de précis. A ce jour, il n'existe pas vraiment d'autres espaces qui vont dans ce sens là ; locus sonus permettra de développer ces pratiques de manière généreuse.

Peter Sinclair : On peut remarquer que ce type de pratiques artistiques dites « nouvelles » a tendance à générer un esprit de création collective avec un statut équivalent pour tout le monde. Nous ne sommes plus dans un rapport binaire artiste/assistant. Je pense que cela correspond finalement bien à la pratique musicale, qui a un côté convivial. C'est aussi une manière de faire évoluer l'enseignement artistique. Très souvent les étudiants qui s'engagent dans ce type de pratique, sont ceux qui développent une démarche radicale, étonnante par rapport à la norme. Cet espace étant encore en marge, c'est un biais par lequel on peut entraîner l'enseignement artistique ailleurs.

Philippe Franck : Vous avez choisi de réunir un comité scientifique internationale qui réunit nombre d'acteurs et de penseurs importants dans ce domaine (Bernard Stiegler, Bastien Gallet, Raphael de Vivo, Michel Wafwitz, Christophe Khim, Sally Jane Norman, Jean-Pierre Dalbéra, ...et votre serviteur). Qu'est-ce que vous en attendez ?

Jean-Paul Ponthot : Il nous paraît important de considérer d'abord les contenus avant le cadre structurel ou administratif. On ne peut pas considérer ce post –diplôme comme le troisième étage d'une fusée et dont l'équipe enseignante est considérée comme partenaire. Le laboratoire L'ŒIL -déjà- appelait à une transversalité, une « collectivité » et une certaine convivialité. Il y a deux domaines de pertinence pour ce type d'initiative : la dimension internationale et l'assise locale, sinon on se perd. Il est intéressant de déterminer ceux qui vont nous permettre de penser cette formation qui va être mobile. Les structures qu'ils représentent seront des partenaires. Il ne s'agit donc pas seulement de donner une caution, mais également une grille de lecture et une rigueur de réflexion. Ce n'est pas une simple juxtaposition d'idées. C'est plutôt une « double détente », une structure critique, un partenariat, qui donne la dimension mobile du projet.

Jérôme Joy : On a besoin d'un espace d'expérimentation mais aussi de réflexion car ces objets qu'on a commencé à nommer sont encore confus.

Jean-Paul Ponthot : Il faut commencer à les identifier mais pas dans le but de les réduire. Il faut éviter le formatage et le fait de se mettre en danger à tout moment. On évite ainsi l'effet « famille ».

Philippe Franck : Où commence et où s'arrêterait aujourd'hui cette notion parfois très large d'art audio tout au moins dans la vision défendue par Locus Sonus ?

Peter Sinclair : Il est difficile de dire où ce champ s'arrête, mais également de savoir où il commence. On peut trouver des origines dans les arts visuels, parler de « son plasticien » et d'« approche plastique » des musiciens. Scanner, dans sa conférence à l'Ecole, parlait récemment de sa recherche de « fantômes » sonores, il n'a pas une forme musicale de prédilection mais il part d'idées, c'est un discours qu'on entend d'avantage dans les arts visuels que dans la musique.

Philippe Franck : Quel est l'apport spécifique de l'école par rapport à un conservatoire ou un laboratoire de recherche ou encore un centre de production musicale ?

Jean-Paul Ponthot : Une zone de recherche. A la fois un lieu pour nous, extérieur à l'Ecole (expertise, diffusion,...) et pour eux, une ouverture et un questionnement sur l'espace.

Cela peut être un lieu d'intersection où l'on peut penser et créer l'art sonore ailleurs que dans une galerie ou sur une scène ou encore croiser les deux.

Jérôme Joy : c'est aussi un espace d'émancipation, essentiellement, et cela engage une lourde responsabilité artistique. Parmi nos partenaires, il y a des lieux de diffusion. C'est là aussi un mode de proposition qui prend en compte la nature de l'expérimentation.

Philippe Franck : Un lieu de diffusion aujourd'hui ne peut pas faire l'impasse sur ce type de réflexion...

Jérôme Joy : On en revient à la question du public, surtout dans les pratiques en réseau. Par exemple « no music » (www.nomusic.org) créé par « la boîte blanche » (ancien étudiant de la Ville d'Arson à Nice qui a eu beaucoup de mal à défendre son projet, ce qui est compréhensible car à l'époque, cet aspect moins matériel reposait sur la question de l'objet dans le cadre d'une évaluation pédagogique ; le jury vient voir mais il n'y a plus rien à voir) : a priori il n'y pas de public inactif, les spectateurs dans cet exemple de son en réseau sont les créateurs. De cette manière, il n'y aucune saturation par rapport à un public, comme cela pourrait se produire dans un cas classique. Le site est accessible, c'est gratuit. Fabrice Galis, un autre étudiant de la Villon Arson, a d'une manière très personnelle, « improvisé » son diplôme : il a écrit un algorithme et a rendu visible le processus en misant tout sur l'attention du jury, alors que l'année précédente il a failli se faire virer par l'école...Ce type de démarches singulières et d'autres trouveront certainement un cadre d'émancipation dans Locus Sonus. En tout cas, nous y travaillons avec une motivation toute aussi singulière.

Artiste(s) : Jean-Paul PONTHOT (directeur de structure), Philippe FRANCK (rédacteur), Bernard Stiegler (philosophe),

Philippe FRANCK,
Publié le 2004-11-15

Source : www.transcultures.net